

Souvenirs de la grande guerre

L'AVENTURE TRAGIQUE DU MOUSSE

LA *Maryvonne*, grand et beau voilier français, était partie de la côte bretonne, se dirigeant vers le Sud. Elle marchait lentement ; le temps était magnifique, le ciel d'un bleu pur et cru, de ce bleu des pays chauds — on approchait des Açores, — et le soleil enveloppait le navire et la mer dans son éclatante lumière.

Sauf le pilote, immobile à la roue du gouvernail, les mains aux poignées, l'œil fixé sur la boussole, et complètement absorbé par la responsabilité de sa tâche, les matelots ne "s'en faisaient pas". Aucun travail spécial ne les appelant pour l'instant, chacun s'occupait à sa fantaisie : l'un raccommodait ses hardes, l'autre écrivait une lettre, assez péniblement d'ailleurs, car "les écritures" n'étaient pas son fort, et il semblait craindre de briser le mince porte-plume placé entre ses rudes doigts habitués à manier des instruments moins délicats ; celui-ci fumait paisiblement sa pipe, celui-là réparait ses souliers.

René Ploec, le mousse du bord, gamin de quatorze ans, à la mine éveillée, aux grands yeux bleus, aux épais cheveux blonds coupés ras, façonnait dans un bout de planche une barque un miniature destiné à sa petite sœur Claire, à laquelle il avait promis de rapporter un cadeau en revenant au village.

Soudain, cette scène paisible fut troublée par la voix du guetteur perché en haut du mât de misaine et qui "voyait quelque chose".

Le capitaine accourut :

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'en bas. Tu vois quelque chose, Gaël ?

— Oui, mon capitaine, et quelque chose de suspect... ça serait un de ces sales requins boches que cela ne m'étonnerait pas.

— Oh ! oh ! fit le capitaine, c'est le moment d'ouvrir l'œil et le bon. Chacun à son poste, les enfants.

Il lança des ordres brefs, de droite et de gauche. Tous les hommes bondirent, et, en un moment, chacun fut en effet à son poste, comme l'avait ordonné le capitaine.

Soudain, un sifflement prolongé retentit, puis, à quelque cinquante mètres en avant du navire, on entendit le bruit d'une chute et on vit s'élever une gerbe d'eau à la surface de la mer.

— Un obus, fit le capitaine, ça y est.

En effet un sous-marin, émergeant tout à coup des eaux, venait d'attaquer brutalement le

trois-mâts à coups de canon, sans avertissement préalable.

La *Maryvonne* se trouvait en mauvaise posture, car le vent était très faible ; elle allait bien doucement et offrait malheureusement une cible merveilleuse aux coups du pirate.

— Mes enfants, dit la capitaine, s'adressant à tout son équipage, les bandits sont plus forts que nous, c'est incontestable ; faut-il amener le pavillon et se rendre, où préférez-vous accepter le combat ?

— Nous rendre, capitaine, jamais, crièrent les marins tout d'une voix, nous préférons le combat.

— Je n'attendais pas moins de vous, mes braves ; allons-y, alors.

Et se tournant vers le mousse qui écoutait tout palpitant :

— Quant à toi, gamin, file dans la cabine, tu ne peux nous être d'aucune utilité et tu te ferais tuer pour rien.

L'enfant devint rouge d'émotion :

— Moi, m'en aller ? Ah ! par exemple, non, capitaine ; je ne suis pas un lâche pour me mettre à l'abri pendant que les camarades écopent ! D'ailleurs, je suis bien sûr que je trouverai moyen de me rendre utile. Je reste, n'est ce pas, capitaine ?

Et il levait sur son chef ses grands yeux suppliants.

— Et ta maman ? et ta petite sœur ? Que diront-elles si tu es tué, reprit le brave capitaine qui connaissait la famille de son mousse.

— Elles aimeront mieux me voir mort que de penser que j'ai été un poltron.

— Eh bien ! reste alors, mon petit gars, permit le capitaine, qui acheva entre ses dents : D'ailleurs.. on est peut-être autant en sûreté ici qu'en bas ; on ne sait jamais ce qui peut se passer avec ces bandits.

Comme il achevait ces mots, un nouvel obus passa en vrombissant au-dessus du voilier et alla s'enfoncer plus loin dans la mer.

— Encore un raté, cria le marin. A la riposte, mes enfants.

Les canonniers ouvrirent le feu ; le sous-marin soutint le sien ; pendant une heure et demie, la canonnade fit rage.

Les matelots de la *Maryvonne*, maintenant, voyaient bien le pirate boche ; il mesurait environ 115 mètres et avait deux canons, un à l'avant, un à l'arrière ; il se trouvait à peu près à cinq cent mètres du voilier et était venu en complète émergence, pour mieux régler son tir ; mais heureusement, le soleil le gênait, et ses projectiles n'avaient encore causé que des dégâts relativement peu importants ; cependant, trois matelots de l'équipage avaient été légèrement blessés, l'un à la jambe, l'autre à l'épaule, et le troisième à la joue.